

La fiction du héros de François Ouellet

Laurent Laplante

Number 129, Winter 2012–2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (2012). *La fiction du héros* de François Ouellet. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (129), 14–17.

pays, un peu dans l'esprit qui était celui de Benjamin Saint-Ours à la fin de *L'homme de paille*. Il s'est non seulement séparé de sa femme, de ses enfants et de son ancienne vie, mais il a aussi tourné le dos à « la petite mère », dont il a « imaginé » les commencements dans le premier chapitre et qui, toute sa vie, est restée aliénée par son désir de distinction et rivée à ses images d'Épinal. On pourra alors se demander si le désir de refaire sa vie en Europe, que le narrateur prête à son ancêtre au début du livre, n'est pas en réalité la projection de son propre échec à lui, échec que la prise en charge du roman lui aura permis de surmonter, la narration de sa vie étant faite de souvenirs « à exorciser ». Il aura enfin déjoué le piège de la « fabulation autobiographique ». **NB**

1. Daniel Poliquin, *L'historien de rien*, Boréal, Montréal, 2012, 184 p. ; 21 \$.

Daniel Poliquin a publié, entre autres :

Temps pascal, roman, C.L.F., 1982 et Le Nordir, 2003 ; *L'Obomsawin*, roman, Prise de parole, 1987 et Bibliothèque québécoise, 1999 ; *Nouvelles de la capitale*, nouvelles, Québec Amérique, 1987 ; *Visions de Jude*, prix du roman des Prix du *Journal de Montréal* 1990 et Prix littéraire *Le Droit* 1991, roman, Québec Amérique, 1990 ; *L'écureuil noir*, Prix Le Signet d'Or, écrivain hors Québec 1994 et Prix littéraire *Le Droit* 1995, roman, Boréal, 1994 et 1999 ; *Samuel Hearne, le marcheur de l'Arctique*, roman jeunesse, XYZ, 1995 ; *Le canon des Gobelins*, nouvelles, Le Nordir, 1995 ; *L'homme de paille*, prix Trillium 1999, roman, Boréal, 1998 ; *La Côte de Sable*, roman, Bibliothèque québécoise, 2000 (initialement publié sous le titre de *Visions de Jude*) ; *Le roman colonial*, prix Shaughnessy-Cohen 2002, essai, Boréal, 2000 ; *Nouvelles* (réédition de *Nouvelles de la capitale*), nouvelles, Le Nordir, 2001 ; *La kermesse*, finaliste au Gillier Prize 2007, roman, Boréal, 2006 et 2008 ; *René Lévesque*, biographie, Boréal, 2009 ; *L'historien de rien*, roman, Boréal, 2012.

Autres prix : Prix du Salon du livre de Toronto 1993 ; Prix des lecteurs de Radio-Canada 2007 ; Prix du Consulat général de France à Toronto, pour l'ensemble de son œuvre, 2007 ; Prix du livre d'Ottawa 2007 ; Prix littéraire *Le Droit* 2007.

***François Ouellet**, professeur de littérature à l'Université de Québec à Chicoutimi et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le roman moderne, a publié une dizaine d'essais, dont *Louis Hamelin et ses doubles* (avec François Paré, Nota bene, 2008 ; prix Gabrielle-Roy) et *La fiction du héros, L'œuvre de Daniel Poliquin* (Nota bene, 2011).

Pour *Nuit blanche*, il dirige, depuis 2000, la rubrique « Écrivains méconnus du XX^e siècle ». Plusieurs textes de cette rubrique ont été rassemblés dans l'ouvrage *En marge, Relire vingt-cinq romanciers méconnus du XX^e siècle* (Nota bene, 2011).

La fiction du héros de François Ouellet



Par
Laurent Laplante*

Depuis toujours à l'écoute de Daniel Poliquin, François Ouellet est, plus que quiconque, en mesure de porter un jugement juste, pénétrant et audacieux sur l'œuvre frémissante de cet écrivain.

Non seulement il sait tout de la production de l'auteur, mais encore il scrute avec la délicatesse requise le lien entre Daniel Poliquin et son père, Jean-Marc Poliquin.

L'analyse de Ouellet dans *La fiction du héros*¹ connaîtra ainsi deux registres : d'une part, le rôle du parricide dans la littérature ; d'autre part, la place de cette constante littéraire dans le parcours de Daniel Poliquin.



Daniel Poliquin

Pouvoir refaire sa vie, chez Poliquin, c'est au sens fort une affaire d'identité. Et de Père. À cet égard, la légende animalière (l'écureuil noir) ne fait que symboliser toute l'œuvre romanesque de Poliquin.

p. 17

Malgré son passé glorieux, Médéric Dutrisac n'est pas un père, il a gâché son effort à le devenir : quand le roman commence, Médéric recommence – par-delà le parricide qui a eu lieu il y a longtemps, mais qu'il n'a toujours pas su assumer.

p. 30

Or, je tiens pour acquis que, dans l'œuvre d'un romancier, il n'est de véritable manière que celle, transcendante, qu'impose la métaphore paternelle. À cet égard, *L'écureuil noir* vient clore un cycle de quatre romans inauguré par *Temps pascal*.

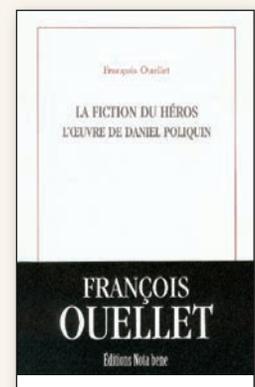
p. 116

D'autres aspects attireront cependant l'attention de Ouellet. Par exemple, le désir de vie nouvelle qu'éprouvent les personnages de Poliquin, ou encore la culpabilité que combattent nombre d'entre eux avec un succès souvent limité.

Difficile paternité

La vision que Ouellet prête à Poliquin situe la paternité au cœur des débats entre mâles. Qui n'est pas père entend le devenir, qui est père refuse de partager son trône avec le rejeton. Les personnages ont beau se déporter d'un roman à l'autre en changeant de peau, toujours ils se retrouvent face à leur géniteur ou à leur progéniture : « Du reste, souligne Ouellet, le retour des personnages ne fait

que mettre en valeur la primauté de la structure symbolique, la préséance de cette structure dans l'ordre du discours, et dévoiler, exactement à l'encontre de la confiance du héros à son père, l'enjeu œdipien qui définit le projet de toute l'œuvre de Poliquin ». Bien sûr, la mère facilite ou entrave cette quête, mais père et fils ne se tiendront pas quittes pour autant. Ouellet résume ainsi le traitement requis : « 1) pour devenir père, il faut trouver l'amour ; 2) pour trouver l'amour, il faut être en règle avec son identité ; 3) pour être en règle avec son identité, il faut renouer avec son père ». Il n'en faut pas plus pour pénétrer au vif des romans de Poliquin. Saisissant une illustration, Ouellet décrit le ►



conflit : « *L'Obomsawin*, c'est autant le roman d'un fils incapable de devenir père (Tom Obomsawin) que celui d'un père qui a oublié trop vite qu'il n'était qu'un fils (Louis Yelle) et de pères qui, sous leur apparence de pouvoir symbolique – figures de pères des grands récits mémoriaux –, apparaissent condamnés par une sorte de fatalité à n'être jamais que des fils (Charlemagne et Byron) ». D'où sourd cette malédiction ? De ce que les pères s'identifient au pouvoir sous toutes ses formes et refusent de troquer leur avantage vertical contre une horizontalité faite d'égalité. Mais les fils ne font pas mieux quand, trop pleutres pour « tuer le père », ils subissent le joug sans le secouer.

Le parricide comme source

Une citation d'Oscar Wilde ouvre l'analyse de Ouellet : « Dans la littérature, il faut tuer son père ». Il le faut, parce que, enchaîne Ouellet, « cette notion désigne, dans l'univers culturel qui est le nôtre et hier encore patriarcal, tous traits caractéristiques qui font office d'autorité dans l'imaginaire collectif : la Loi, l'Institution, l'Église, Dieu, la monarchie, le père de famille, etc. ». De là à identifier cette révolte filiale comme la base de l'univers de Poliquin, il n'y a qu'un pas vite franchi par Ouellet. Il a d'ailleurs beau jeu de retrouver partout cette *nécessité*. Certains des fils créés par Poliquin s'enfuient, d'autres écrasent autrui plutôt que d'affronter le tuteur, d'autres encore attendent la mort naturelle du géniteur, et bien des pères oublient qu'eux non plus n'ont pas mûri... Ouellet suit pas à pas Poliquin qui, de bouquin en bouquin, s'approche d'une solution faite de courage, de lucidité, d'amour pour le père, la mère et la femme.

Un des aspects les plus émouvants du travail de Ouellet, c'est la confiance qu'il obtient d'un Poliquin à la fois pudique et transparent, fils discret et héritier sans complaisance. « Dans ma vie privée, raconte Poliquin, j'avais un père que j'adorais, mais qui en même temps pouvait être un homme très étouffant, très dur. Je n'ai pas voulu en parler comme tel, et c'est la première fois qu'on me pose la question. » C'était en 1995 (*Nuit blanche*, n° 62).

Dans cet article, Ouellet reprend de magnifique façon l'aveu mesuré de Poliquin. Celui-ci raconte, en fixant moment et décor. Père et fils se retrouvent en Allemagne en 1973. Le père revient de Varsovie pour rencontrer

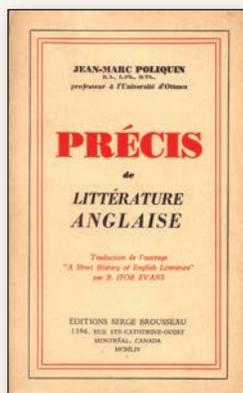
son fils qui poursuit des études en Allemagne. « Mon père, dit le fils, lisait Goethe dans le texte, mais il n'avait pas oralisé l'allemand, que moi je parlais. » Quand le père éprouve des difficultés à acheter son billet de train, le fils vole à son secours. « Avant de me quitter, il m'a fait un clin d'œil et m'a dit 'Tu es content, hein ?' J'ai répondu 'Oui. Je te prends en charge comme si tu étais mon enfant, parce que je t'aime'. Il a dit 'Moi aussi je t'aime mon petit gars' ». Scène magnifique grâce à laquelle le parricide qu'explore Ouellet trouve sens et fécondité : il fonde l'écriture et peut déboucher sur l'amour.

Il faut convenir que le mystère n'est pas totalement dissipé. D'une part, les dédicaces de Daniel Poliquin à son père évitent d'évoquer la paternité. « À la mémoire de Jean-Marc Poliquin, journaliste », écrit-il en exergue à son *René Lévesque* (Boréal, 2009). « À la mémoire de Jean-Marc Poliquin, iconoclaste clandestin », écrit-il au départ des *Nouvelles de la capitale* (Québec Amérique, 1987). D'autre part, une note infrapaginale de Ouellet amplifie le doute. « On ne peut pas ne pas songer ici [*L'Obomsawin*] au rapport du romancier avec Jean-Marc Poliquin, 'qui n'avait jamais osé écrire que sous pseudonyme' (*Roman colonial*) et qui est mort la veille de la parution de *Temps pascal*. » De lui-même Daniel Poliquin insiste sur la charge symbolique de ce décès : « Il est mort le vendredi, le livre [*Temps pascal*] est sorti le lundi. Cela m'a toujours blessé, parce que c'était vraiment le bras de fer ultime. Mon père qui était écrivain anonyme, qui écrivait sous pseudonyme... » Mystère il y a ici puisque les contemporains du père (dont moi) ont pu lire les ouvrages signés Jean-Marc Poliquin et entendre soir après soir à la télévision de Radio-Canada ce journaliste racé, cultivé, fiable. Clandestin ? (Peut-être ai-je mal lu quelque chose.)

Cette confrontation du fils avec le Père, parricide symbolique compris, Poliquin la vit donc dans son être comme dans son œuvre. « Comme tout romancier, dit Ouellet, Poliquin n'écrit pas ses textes à partir du point de vue du père, mais à partir de celui du fils. » Démonstration aussi délicate que concluante.

Renaissance et expiation

À cet enjeu se joignent deux soucis majeurs : celui qu'entretient chacun de « refaire sa vie » et celui, connexe, de liquider la culpabilité qui colle à la peau. L'art de Poliquin, tel que décrit par Ouellet, sera de fusionner ces riches et douloureux écheveaux. Poliquin le fera en multipliant les personnages



récurrents, en les insérant dans des intrigues qui soulignent d'autres facettes de leur être, en les laissant terminer dans un calme relatif le périple né ailleurs. Au total, la mission est accomplie : sur ceux (et celles) qui ont consenti à aimer autrui et soi-même, à privilégier l'égalité plutôt que la domination, à confesser mensonges, roueries et cruautés du passé, une certaine paix descendra. Tous ne sauront pas la retenir, chacun en aura senti le souffle.

Œuvre puissamment unifiée que celle-là malgré les différences qui sautent aux yeux. Poliquin avouera à Ouellet (cf. *Nuit blanche*) n'avoir guère pris conscience de « l'idée obsessionnelle » qui traversait à son insu ses premiers livres : « J'étais certain d'écrire des romans différents chaque fois. La belle illusion ! Maintenant je me rends compte que finalement on écrit un seul roman ». Peut-être Michel del Castillo tomberait-il d'accord, lui qui n'a cessé, depuis le *Tanguy* de 1957, de chercher ses parents à travers une cinquantaine de romans. Ouellet aura ainsi réussi, à force de doigté et de lucide accompagnement, à

rendre justice à la puissante œuvre personnelle de Poliquin.

Quelques scories

Regrettons les coquilles qui affligent une écriture par ailleurs exemplaire. Dès la première page (note 1) : « [...] entretiens que je vais parfois cités » ; page 13 : « [...] horizon que l'écrivait n'atteint jamais » ; page 44 : « [...] qu'il avait autrefois réclamer... » et « qui parfois confine *jusqu'à* l'ambiguïté » ; page 144 : quatre vers de Shakespeare nous valent trois fautes : « All the world's [a] stage, / And all the men ane [sic] women merely players / They have their exists [sic] and their entrances, / And one man in his time lays many parts » (*As You Like It*, acte 2, sc. 7) ; page 151 : « [...] ce qui solda [souda ?] leur amitié » ; page 160 : « [...] qui s'accorde à la oisiveté de l'affabulation ». Etc. Dommage. **NB**

1. François Ouellet, *La fiction du héros, L'œuvre de Daniel Poliquin*, Nota bene, Québec, 2011, 224 p. ; 27,95 \$.

*Laurent Laplante, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure.

Il a publié une trentaine de livres dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (MultiMondes, 2008), *Par marée descendante* (MultiMondes, 2009) et *Stephen Harper, le néo-Durham* paru en septembre 2012 chez le même éditeur.

Liaison

La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

ABONNEZ-VOUS À DES MOIS D'ÉMOI !

no. 157



no. 158



LE no. 159
DE LA REVUE SERA EN LIBRAIRIE
LE 20 MARS PROCHAIN.

REVUELIAISON.CA